

Du même auteur, chez le même éditeur :

Drenäi :

*Légende*

(Prix Tour Eiffel de science-fiction 2002)

*Légende* - édition collector

*Le Roi sur le Seuil*

*Waylander*

*Waylander* - édition collector

*Waylander II: dans le Royaume du Loup*

*Druss la Légende*

*La Légende de Marche-Mort*

*La Quête des héros perdus*

*Les Guerriers de l'hiver*

Les Pierres de sang :

*L'Homme de Jérusalem*

*L'Ultime Sentinelle*

Rigante :

1. *L'Épée de l'Orage*

2. *Le Faucon de Minuit*

3. *Le Cœur de Corbeau*

4. *Le Cavalier de l'Orage*

Troie :

1. *Le Seigneur de l'Arc d'Argent*

Romans isolés :

*Dark Moon*

*L'Étoile du Matin*

*L'Écho du Grand Chant*

Du même auteur, chez d'autres éditeurs :

*Le Lion de Macédoine* (cycle)

*Renégats*

[www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)

David Gemmell

*Le Seigneur de l'Arc d'Argent*

Troie – tome 1

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Rosalie Guillaume

Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

1<sup>re</sup> édition

Titre original : *Lord of the Silver Bow – Troy book one*  
Copyright © 2005 by David Gemmell  
Publié avec l'accord de l'auteur,  
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,  
Armonk, New York, U.S.A.

© Bragelonne 2008, pour la présente traduction.

Illustration de couverture :  
© Larry Rostant

Carte :  
Hardlines

ISBN : 978-2-35294-153-8

Bragelonne  
35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

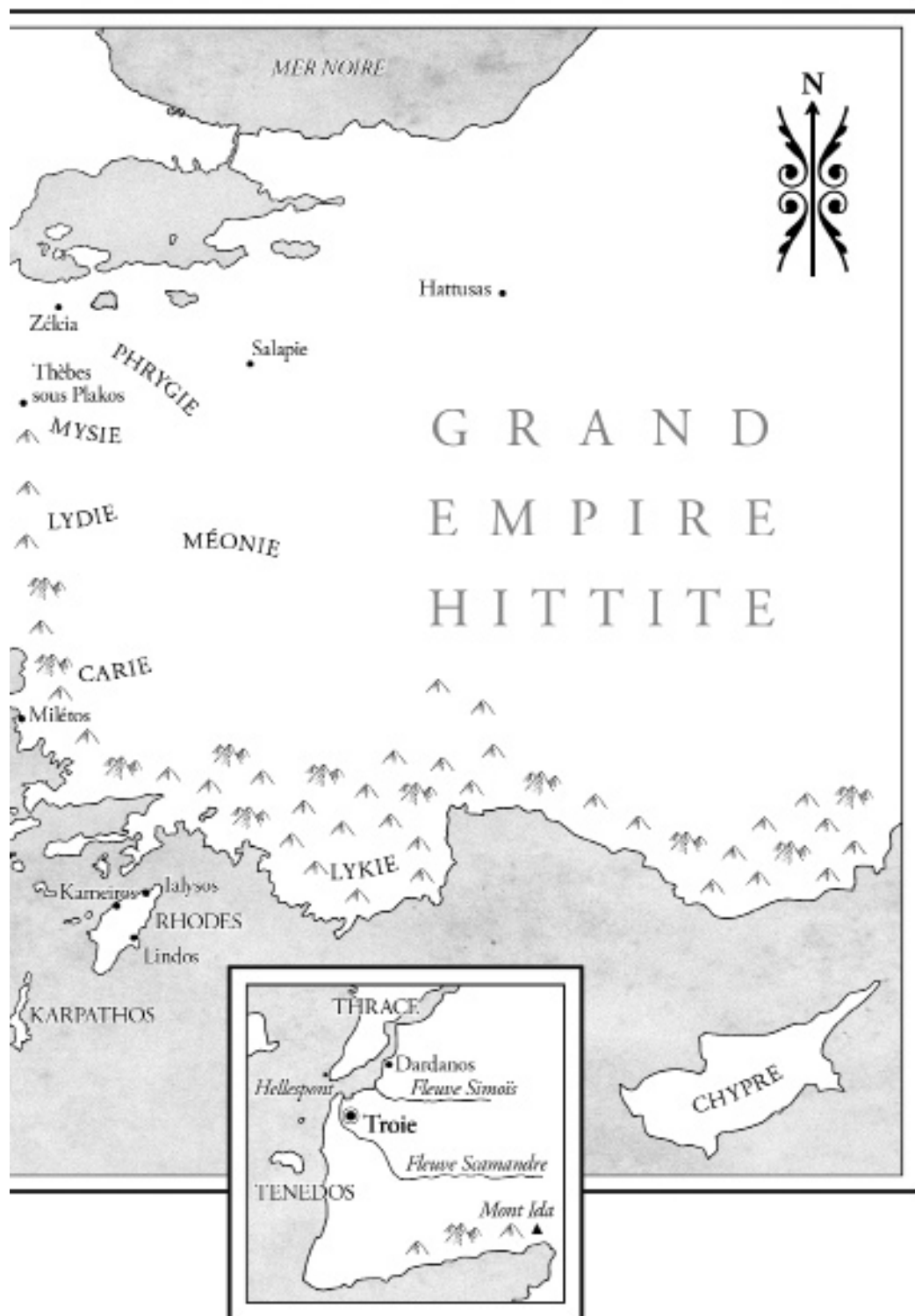
E-mail : [info@bragelonne.fr](mailto:info@bragelonne.fr)  
Site Internet : <http://www.bragelonne.fr>

## REMERCIEMENTS

Je remercie mes « lecteurs tests » Lawrence Berman, Jan Dunlop, Tony Evans, Alan Fisher, Larry Finlay, Stella Gemmell et Steve Hutt. Je tiens à exprimer en particulier ma gratitude à Lawrence, qui a conçu et écrit en grande partie la scène du naufrage du navire de Gershom. Je remercie aussi mes éditeurs, Selina Walker de Transworld UK et Steve Saffel de Del Rey US, qui m'ont aidé à donner forme et substance à ce roman, et mes secrétaires de rédaction, Eric Lowenkron et Nancy Webber.

# La Grande Verte







# Prologue

*Si je m'endors, je meurs.*  
Gershom resta donc obstinément accroché à son morceau de bois, secoué par la mer en furie, assourdi par le tonnerre et aveuglé par les éclairs. Une autre vague le souleva et emporta son précaire radeau dans un tourbillon effarant qui faillit lui faire lâcher prise. Il serra plus fort et sentit des échardes s'enfoncer dans ses mains ensanglantées, pendant que l'eau salée brûlait ses yeux gonflés.

Quand les bourrasques avaient projeté la galère contre des rochers, fendant sa coque, quatre hommes s'étaient accrochés à ce fragment de pont. Épuisés par la tempête, ils avaient lâché un par un leur frêle esquif, leurs cris d'agonie vite emportés par le vent.

Maintenant, seul restait Gershom, qui devait sa survie à ses bras musclés par des mois de travail dans les mines de cuivre de Chypre. Mais même cette force prodigieuse commençait à faillir.

La mer le souleva encore une fois, et le morceau de pont piqua vers l'avant. Gershom tint bon tandis qu'une vague s'écrasait sur lui.

L'eau ne lui paraissait plus froide. Il avait l'impression d'être dans un bain tiède, et il sentait la mer l'appeler. « Repose-toi ! Viens à moi ! Dors ! Dors dans la Grande Verte ! »

*Si je m'endors, je meurs,* se répéta-t-il, serrant de toutes ses forces le bois déchiqueté de ses mains sanglantes. La violente douleur le tira de son engourdissement.

Un corps flotta à côté de lui, la tête en bas. Puis une vague le retourna. Gershom reconnut le mort. Il avait gagné trois anneaux de cuivre aux osselets, deux nuits plus tôt, quand la galère avait accosté sur une petite plage surplombée par de hautes falaises. Le marin était ravi. Trois anneaux... Pas une fortune, mais une somme suffisante pour acheter un

bon manteau, ou louer les services d'une jeune prostituée pour la nuit. Il n'avait plus l'air heureux, maintenant, avec ses yeux morts regardant la pluie et sa bouche ouverte.

Une autre vague s'écrasa sur Gershom. Il s'abrita la tête contre le morceau de bois et attendit. La déferlante emporta le cadavre.

Gershom le vit couler.

Des éclairs zébrèrent le ciel, mais le tonnerre ne retentit pas immédiatement. Le vent tomba, et la mer se calma. Gershom se hissa sur le morceau de pont et roula sur le dos, frissonnant dans l'air glacial de la nuit.

La pluie torrentielle lavait le sel de son visage et de sa barbe. Il regarda les cieux. Un rayon de lune perçait les nuages. Il chercha du regard autour de lui, mais ne vit pas de terre ferme. Ses chances de survie étaient minimes. Presque tous les vaisseaux marchands restaient près de la côte. Peu s'aventuraient en haute mer.

L'orage s'était déclenché avec une rapidité effrayante, pendant que la galère se dirigeait vers une baie où elle aurait mouillé pour la nuit. Au début, Gershom, qui ramait à tribord, ne s'était pas inquiété. Il ne connaissait rien à la mer, et il croyait que tout allait bien. Puis, voyant les visages anxieux des autres rameurs, il avait regardé en arrière. Les bourrasques s'étaient faites de plus en plus violentes, poussant le vaisseau par le travers et l'éloignant de la côte. Gershom avait aperçu le promontoire qui marquait l'entrée de la baie. Il semblait si près ! Les rameurs avaient commencé à perdre le rythme. Deux rames s'étaient entrechoquées de son côté, puis une d'elles s'était cassée. Poussée par les rameurs du côté bâbord, la galère s'était mise en travers du vent.

Une immense vague était passée par-dessus bord, inondant Gershom et ses compagnons de tribord. Le vaisseau lourdement chargé avait commencé à s'incliner. Puis il avait glissé dans un creux, et avait été submergé par une autre vague. Gershom avait entendu un bruit de planches qui cédaient sous le poids de l'eau. La mer s'était engouffrée dans la galère. Entraînée par la masse de son chargement – du cuivre –, elle avait sombré en quelques instants.

Gershom se dit qu'il avait probablement extrait lui-même une partie du métal qui avait provoqué la perte du vaisseau.

Il revit le visage sévère de son grand-père. « Mon garçon, tu n'as que toi à blâmer pour tes problèmes. »

C'était on ne peut plus vrai !

D'un autre côté, pensa Gershom, sans le labeur acharné qu'il avait accompli sous terre, il n'aurait pas développé la force de supporter la violence de la tempête.

Son grand-père aurait sans doute été satisfait de le voir travailler dans les mines, ses mains tendres couvertes d'ampoules et de sang, pour gagner en un mois ce qu'il aurait, chez lui, dépensé en un clin d'œil. La nuit, il dormait sous une couverture élimée, dans une tranchée crasseuse, pendant que des fourmis grouillaient sur sa chair épuisée. Plus de servantes pour s'occuper de lui, plus d'esclaves pour lui préparer ses vêtements. Personne ne s'inclinait devant lui. Et personne ne le flattait. Au palais et dans les fermes que possédait son aïeul, toutes les femmes lui disaient qu'il était merveilleux, viril et fort. Que c'était une joie d'être en sa compagnie. Gershom soupira. À Chypre, les femmes qui fréquentaient les mineurs disaient la même chose – à condition qu'on leur donne suffisamment d'anneaux de cuivre.

Un éclair zébra le ciel au sud. *L'orage va peut-être se terminer*, songea Gershom.

Il pensa de nouveau à son grand-père et se sentit honteux. Il n'était pas juste avec lui. Le vieil homme ne se serait pas réjoui des problèmes de Gershom. Pas plus qu'il n'aurait pris plaisir à l'exécution publique de son petit-fils – qu'il avait pourtant ordonnée.

Gershom avait fui la cité et avait rejoint la côte, où il avait pris un bateau pour Chypre.

Il y serait resté s'il n'avait pas rencontré un groupe d'Égyptiens, quelques jours plus tôt. Il en avait reconnu deux, des scribes qui étaient déjà venus dans le palais de son grand-père. Un des scribes l'avait regardé avec insistance. Gershom avait laissé pousser sa barbe, et ses cheveux étaient longs et sales, mais il n'était pas sûr que ce soit suffisant.

Avec les derniers anneaux de cuivre qu'il avait gagnés dans les mines, il était allé au port, s'était assis sur la plage et avait regardé les vaisseaux dans la baie.

Un vieil homme aux jambes arquées s'était approché de lui. Sa peau était tannée et profondément ridée.

— Tu cherches du travail en mer ? avait-il demandé.

— Ça se pourrait.

L'homme avait remarqué l'accent épais de Gershom.

— Tu es gyppto, non ? (Gershom avait hoché la tête.) Ce sont des marins doués. Et tu as les épaules d'un bon rameur. (L'inconnu avait ramassé un caillou et l'avait jeté dans les vagues.) Y a plusieurs bateaux qui cherchent des hommes d'équipage.

— Celui-là ? avait demandé Gershom, montrant une grande galère à double pont à l'ancre dans la baie.

Elle était superbe, toute en bois de chêne rouge. Gershom avait compté quarante rames du côté tribord. Sous la lumière faiblissante du

soleil, la coque avait des reflets dorés. Le jeune homme n'avait jamais vu un si grand navire.

— Oui, si tu as hâte de mourir, avait dit le vieillard. Il est trop grand.

— Trop grand ? En quoi est-ce un mal ?

— Le dieu Poséidon n'accepte pas les vaisseaux comme ça. Il les brise en deux.

Croyant que le vieil homme plaisantait, Gershom avait éclaté de rire. Mais l'homme avait eu l'air vexé.

— Il est clair que tu ne connais pas la mer, mon garçon ! Chaque année, des armateurs arrogants construisent des vaisseaux de plus en plus grands. Chaque année, ils coulent. Qui provoque ces catastrophes, sinon les dieux ?

— Veuillez m'excuser, messire, dit Gershom, ne voulant pas contrarier le vieil homme. Mais ce navire ne me semble pas prêt à couler.

— C'est le nouveau vaisseau du Bienheureux. Il a été construit par un fou que personne d'autre ne songerait à employer. Il n'arrivera pas à trouver un équipage complet. Même les marins les plus bêtes ont refusé de monter à son bord. Le Bienheureux a dû faire venir des hommes des îles extérieures. (Le vieillard avait gloussé.) Et certains d'entre eux ont filé dès qu'ils ont vu le vaisseau. Pourtant, ce sont des abrutis ! Tu verras, il coulera quand Poséidon nagera sous sa coque.

— Qui est ce Bienheureux ?

Le vieil homme avait paru étonné.

— J'aurais juré que même les Gypptos auraient entendu parler d'Hélicon.

— Ce nom-là me dit quelque chose... C'est un guerrier des mers, non ? Il a tué des pirates mycéniens.

— Oui, c'est un grand guerrier.

— Pourquoi l'appelle-t-on le Bienheureux ?

— Il a une chance invraisemblable. Chacune de ses aventures l'a enrichi. Mais je pense qu'il portera un autre nom quand cette monstruosité aura sombré. (Le vieil homme s'était tu un moment.) Mais nous dérivons, mon garçon. Revenons à ton affaire. Tu as besoin d'un vaisseau.

— Que me conseilleriez-vous, mon ami ?

— Je connais un marchand dont la galère de vingt rames – le *Mirion* – part pour Troie après-demain. Il manque d'hommes. Pour dix anneaux de cuivre, je te présenterai à lui, avec ma recommandation.

— Je n'ai pas dix anneaux de cuivre.

— Un voyage te rapportera vingt anneaux, dont dix quand tu signeras. Donne-moi cette moitié-là, et je lui dirai que tu es un maître rameur.

— Il ne lui faudra pas longtemps pour comprendre que vous avez menti.

Le vieil homme avait haussé les épaules.

— À ce moment-là, le bateau sera en mer, et le marchand, à terre. Quand tu reviendras, tu seras *vraiment* un bon rameur, et tout le monde n'y aura vu que du feu.

Gershom avait entendu parler de Troie, de ses immenses murailles dorées et de ses hautes tours. On disait que le héros Héraclès avait combattu là, un siècle plus tôt.

— Êtes-vous déjà allé à Troie ? avait-il demandé au vieil homme.

— Souvent.

— On dit que la cité est splendide.

— Oui, elle est belle. Mais chère ! Les prostituées portent de l'or, et un homme est pauvre s'il ne possède pas cent chevaux. À Troie, les anneaux de cuivre ne te permettront même pas de te payer une tasse d'eau. Mais il y a beaucoup d'étapes en chemin, mon garçon. Miléto, par exemple. *Ça*, c'est une ville pour les marins ! Avec des putes aux gros seins qui te vendront leur âme pour un anneau de cuivre – même si ce n'est pas après leur âme que tu en auras ! C'est un des endroits les plus jolis que tu verras jamais. Tu t'amuseras bien, mon garçon !

Plus tard, ce jour-là, quand le vieux marin lui eut trouvé une place sur le *Mirion*, Gershom était revenu au bord de la mer pour regarder le navire. Il n'y connaissait rien, mais même à ses yeux non avertis, il avait semblé que le vaisseau était bien bas dans l'eau. Un grand homme chauve à la barbe noire s'était approché de lui.

— Vous cherchez un navire ?

— Non, je pars après-demain à bord du *Mirion*.

— Il est trop chargé, et un orage se prépare, avait dit l'homme. Vous avez déjà travaillé à bord d'une galère ?

— Non.

— De bons vaisseaux – si le capitaine les entretient correctement et si l'équipage est bien formé. Le *Mirion* n'a aucune de ces qualités. (L'homme avait regardé Gershom dans les yeux.) Vous devriez vous embarquer avec moi, sur le *Xanthos*.

— Le Vaisseau de la Mort ? Non, merci.

Le visage du chauve s'était assombri.

— Ma foi, tous les hommes font leur choix, Gyppto. J'espère que vous ne regretterez pas le vôtre.

Un autre coup de tonnerre ébranla les cieux. Le vent se leva de nouveau. Gershom se mit à plat ventre et s'agrippa aux bords de son radeau de fortune.

*Si je m'endors, je meurs.*

PREMIÈRE PARTIE  
La Grande Verte



# Chapitre premier

## LA CAVERNE DES AILES

**I**mmobiles et silencieux, les douze hommes vêtus de longs manteaux de laine noire se tenaient à l'entrée de la caverne. Le vent d'automne était anormalement froid, mais ils ne se réchauffaient pas les mains en soufflant dessus. Les rayons de la lune scintillaient sur leurs plastrons de bronze et leurs casques à la crête blanche, sur leurs protections de poignets et leurs jambières en métal repoussé, ainsi que sur les pommeaux des épées courtes qu'ils portaient à la ceinture. Malgré tout ce métal froid sur leur corps, ils ne frissonnaient pas.

La nuit devint plus froide, et, vers minuit, la pluie se mit à tomber. De la grêle crépita contre leurs armures, mais les hommes ne bougèrent pas.

Puis arriva un autre guerrier, grand et voûté, son manteau claquant dans le vent. Il portait aussi une armure, mais elle était ornée d'or et d'argent, comme son casque et ses jambières.

— Est-il à l'intérieur ? demanda-t-il d'une voix profonde.

— Oui, mon roi, répondit un homme grand aux épaules larges et aux yeux gris profondément enfoncés dans leurs orbites. Il nous appellera quand le dieu parlera.

— Alors, nous attendrons, dit Agamemnon.

La pluie ralentit, et les yeux noirs du roi examinèrent les Fidèles. Il regarda vers la caverne des Ailes. Il aperçut de la lumière dansant sur les murs, et il sentit, même à cette distance, la fumée âcre et entêtante du feu de Prophétie. Puis la lueur diminua.

Il n'était pas habitué à attendre, et il sentit la colère monter en lui. Il la dissimula. Même un souverain devait se montrer humble en présence des dieux.

Tous les quatre ans, le roi de Mycènes et douze de ses Fidèles étaient convoqués pour entendre les paroles des dieux. La dernière fois qu'Agamemnon était venu, c'était juste après l'enterrement de son père, au début de son propre règne. Il était nerveux à cette époque, mais moins qu'aujourd'hui. Parce que les prophéties qu'il avait entendues s'étaient toutes réalisées. Il était devenu infiniment plus riche. Sa femme lui avait donné trois beaux enfants – même si c'étaient des filles. Les armées de Mycènes avaient été victorieuses dans toutes les batailles, et un grand héros était tombé.

Mais Agamemnon se souvenait aussi du voyage de son père à la caverne des Ailes, huit ans plus tôt, et de son visage défait quand il était revenu. Il n'avait pas voulu parler de la dernière prophétie, mais un des Fidèles l'avait racontée à sa femme, et la rumeur s'était ébruitée. Le prophète avait conclu sur ces mots : « Adieu, roi Atrée. Vous ne viendrez plus jamais dans la caverne des Ailes. »

Le grand roi guerrier était mort une semaine avant la Convocation suivante.

Une femme entièrement vêtue de noir sortit de la caverne. Même sa tête était couverte d'un voile de gaze. En silence, elle leva la main et fit signe de la suivre au groupe qui attendait. Agamemnon inspira à fond et prit la tête de ses hommes.

L'entrée était tellement exigüe qu'ils durent retirer leur casque et marcher en simple file derrière la femme. Ils arrivèrent devant les braises du feu de Prophétie. L'air était toujours enfumé, et Agamemnon sentit son cœur battre plus vite. Les couleurs se firent plus vives, et les petits bruits – le craquement du cuir, le glissement des pieds sur la pierre – devinrent plus forts, presque menaçants.

Vieux de plusieurs centaines d'années, le rituel se fondait sur une ancienne croyance : un prêtre ne pouvait communier pleinement avec les dieux que s'il était aux portes de la mort. Et donc, tous les quatre ans, un homme était choisi pour mourir au service de son roi.

Évitant de respirer trop profondément, Agamemnon regarda le vieil homme chétif couché sur une paille. Sa pâleur et ses pupilles dilatées et fixes indiquaient que la paralysie induite par la ciguë avait déjà commencé. Dans quelques minutes, il serait mort.

Agamemnon attendit.

— Du feu dans le ciel, dit le prêtre, et une montagne d'eau qui atteint les nuages. Méfie-toi du Grand Cheval, roi Agamemnon.

Le vieil homme s'affaissa. La femme en noir se pencha et souleva le corps frêle, lui soutenant la tête.

— Ne parle pas par énigmes, ordonna le roi. Et le royaume ? Et la puissance de Mycènes ?

Les yeux du prêtre étincelèrent de colère. Puis il sourit.

— Ta volonté sera accomplie, ô roi. Je t'aurais offert une forêt entière de vérités, mais tu préfères parler d'une seule feuille. Très bien. Puissant tu seras toujours quand tu reviendras dans ces corridors de pierre. Et tu auras un fils.

Le vieillard murmura quelque chose à la femme, qui lui fit boire un gobelet d'eau.

— Quels dangers devrai-je affronter ? demanda Agamemnon.

Le vieux prêtre eut un spasme violent, et il cria. Puis il se détendit et regarda le roi.

— Un monarque est toujours en danger, roi Agamemnon. S'il n'est pas assez fort, il sera abattu. S'il n'est pas assez sage, il sera détrôné. Les graines du malheur sont plantées à chaque saison, et elles n'ont pas besoin de soleil ou de pluie pour croître. Tu as envoyé un héros pour mettre un terme à une menace minime, et tu as ainsi planté les graines. Elles grandissent, et des épées surgiront de la terre.

— Tu parles d'Alectruon. Mon ami !

— Il n'était l'ami de personne ! C'était un boucher, et il n'a pas écouté les avertissements. Il s'est fié à sa ruse, à sa cruauté et à sa volonté. Pauvre Alectruon, aveuglé par l'arrogance. Il connaît maintenant l'étendue de son erreur. Aucun homme n'est invincible. Ceux que les dieux veulent perdre, ils en font d'abord des orgueilleux.

— Qu'as-tu vu d'autre ? dit Agamemnon. Parle ! Tu es aux portes de la mort.

— Je ne crains pas la mort, roi des épées, roi du sang, roi du pillage. Tu vivras à jamais, Agamemnon, dans le cœur et l'esprit des hommes. Quand le nom de ton père sera devenu poussière, emporté par les vents de l'éternité, le tien sera prononcé – et souvent. Quand ta lignée ne sera plus qu'un souvenir, quand tous les royaumes seront tombés dans l'oubli, ton nom résonnera toujours. Je l'ai vu.

— Voilà qui me convient davantage, dit le roi. Quoi d'autre ? Vite, car le temps qui te reste est bref ! Dis-moi le nom du plus grand danger que j'affronterai.

— Tu veux seulement un nom ? Comme les hommes sont étranges... Tu aurais pu... demander des réponses, Agamemnon.

La voix du vieil homme devenait pâteuse et faible. La ciguë avait atteint son cerveau.

— Donne-moi un nom, et je connaîtrai les réponses.

Un autre éclair de colère passa dans les yeux du vieil homme, ralentissant les effets du poison. Quand il parla, sa voix était plus ferme.

— Alectruon m'a demandé un nom, quand j'étais simplement un prophète, et que je n'avais pas – comme maintenant – la clairvoyance des agonisants. J'ai nommé Hélicon, le Bienheureux. Et qu'a-t-il fait, ton imbécile d'ami ? Il est parti en mer à la recherche d'Hélicon, et il a attiré les foudres du ciel sur sa propre tête. Tu veux un nom, roi Agamemnon ? C'est le même. Hélicon.

Le vieux prêtre ferma les yeux. Le silence devint pesant.

— Hélicon me menace ? demanda le roi.

Le prêtre mourant parla une dernière fois.

— Je vois des hommes brûler comme des chandelles, et... un vaisseau de flammes. Je vois un homme sans tête... et une grande fureur. Je vois... de nombreux vaisseaux, comme une volée d'oiseaux. Je vois la guerre, Agamemnon, longue et terrible, et la mort de nombreux héros.

Dans un dernier cri, le prêtre retomba au creux des bras de la femme voilée.

— Est-il mort ? demanda Agamemnon.

La femme chercha le pouls du vieillard, puis elle inclina la tête. Agamemnon jura.

Un puissant guerrier rejoignit le roi. Il avait des cheveux si blonds qu'ils paraissaient blancs à la lumière des lampes.

— Il a parlé d'un grand cheval, mon seigneur. Les voiles des vaisseaux d'Hélicon sont toutes décorées du symbole d'un grand cheval noir cabré.

Agamemnon ne répondit pas. Hélicon était un parent de Priam, le roi de Troie. Agamemnon avait un traité d'alliance avec Troie, et avec la plupart des royaumes marchands de la côte est. Malgré ces traités, il finançait des raids de pirates sur des galères mycéniennes, pour piller les villes de ses alliés et s'emparer des vaisseaux marchands et de leurs cargaisons – du cuivre, de l'étain, du plomb, de l'albâtre ou de l'or. Les galères pirates lui payaient toutes une dîme sur leur butin. Cela lui permettait d'équiper ses armées et de faire des faveurs à ses généraux et à ses soldats. Officiellement, il était contre les pirates, passibles de la mort pour leurs offenses, et il ne pouvait donc pas déclarer Hélicon ennemi de Mycènes. Troie était un royaume riche et puissant, et le commerce avec cette cité rapportait d'énormes bénéfices, payés en cuivre et en étain, nécessaires à la fabrication des armures de bronze.

La guerre contre les Troyens se dessinait, mais il n'était pas encore prêt à se faire un ennemi de leur roi.

La fumée du feu de Prophétie était moins agressive, et Agamemnon sentit ses idées s'éclaircir. Les paroles du prêtre avaient été largement rassurantes. Il aurait un fils, et le nom d'Agamemnon ne serait pas oublié au fil des âges.

Mais le vieil homme avait aussi parlé des graines du malheur, et il ne pouvait pas ignorer cet avertissement.

Il regarda l'homme blond dans les yeux.

— Kolanos, fais savoir à tous qu'une récompense de deux fois son poids en or attend l'homme qui tuera Hélicon.

— Pour une telle somme, tous les vaisseaux pirates de la Grande Verte le pourchasseront, dit Kolanos. Avec votre permission, mon roi, je lancerai aussi mes trois galères à sa recherche. Toutefois, le débusquer ne sera pas facile. C'est un combattant rusé, qui garde la tête froide au combat.

— Alors, à toi de le rendre moins froid, mon Briseur d'Âmes. Trouve ceux qu'Hélicon aime, et tue-les. Il a de la famille à Dardanos, dont un jeune frère dont il est fou. Commence par lui. Qu'Hélicon connaisse le désespoir et la rage. Puis arrache-lui sa vie!

— Je partirai dès demain, mon seigneur.

— Attaque-le en pleine mer, Kolanos. Si tu le trouves sur la terre ferme, et que tu en as l'occasion, fais-le poignarder, ou étrangler, ou empoisonner. Peu m'importe. Mais on ne doit pas pouvoir remonter jusqu'à moi. En mer, fais ce que tu voudras. Si tu le prends vivant, coupe-lui la tête – lentement. Sur le rivage, que sa mort soit rapide et discrète. Une querelle privée. Tu m'as bien compris?

— Oui, mon roi.

— Aux dernières nouvelles, Hélicon était à Chypre, dit Agamemnon. Il supervisait la construction d'un grand vaisseau. On m'a dit qu'il serait prêt à prendre la mer à la fin de la saison. Ça te laissera le temps d'allumer un incendie qui lui dévorera l'âme.

Il y eut un cri étranglé derrière eux. Agamemnon fit volte-face. Le vieux prêtre avait rouvert les yeux. Il tremblait, et ses bras s'agitaient spasmodiquement.

— L'Âge des Héros se termine! cria-t-il d'une voix redevenue forte et claire. Les rivières charrient du sang, le ciel est en flammes! Et regardez les hommes brûler sur la Grande Verte! (Ses yeux se rivèrent sur le visage d'Agamemnon.) Le Cheval! Méfie-toi du Grand Cheval!

Du sang jaillit de la bouche du prêtre, inondant ses robes claires. Son visage se tordit et ses yeux s'agrandirent de peur. Puis un autre spasme le secoua, et il poussa son dernier soupir.



# Chapitre 2

## LE DIEU DU MAUSOLÉE

### I

**L**es dieux se manifestent pendant les tempêtes. La petite Phia le savait, car sa mère lui avait souvent raconté les histoires des immortels : on voyait dans les éclairs l'épée d'Arès, le dieu de la Guerre, et le marteau d'Héphaïstos provoquait le tonnerre. Quand la mer se fâchait, cela signifiait que Poséidon nageait sous les vagues, ou traversait la Grande Verte sur son char tiré par des dauphins.

L'enfant de huit ans essayait de contrôler sa peur tandis qu'elle escaladait la pente boueuse menant au mausolée. Sa tunique élimée ne la protégeait pas du vent violent et de la pluie battante qui inondait la côte de Chypre. Elle avait froid partout, même à la tête, car sa mère, dix jours plus tôt, avait coupé sa chevelure blonde pour essayer de la débarrasser des poux qui y grouillaient. Le corps menu de Phia était couvert de meurtrissures. La plupart la démangeaient seulement, mais la morsure de rat, sur sa cheville, restait enflée et douloureuse, car la croûte s'arrachait tout le temps et rouvrait la blessure.

Ces questions mineures ne préoccupaient pas l'enfant pendant qu'elle se dirigeait vers le mausolée. La veille, quand sa mère était tombée malade, elle avait couru voir le guérisseur. Furieux, il lui avait ordonné de reculer, disant qu'il ne rendait pas visite à ceux que les dieux avaient frappés de pauvreté. Il l'avait à peine écoutée quand elle avait dit que sa mère ne pouvait pas se lever, que son corps était brûlant et qu'elle souffrait.

— Va voir un prêtre, avait coupé l'homme.

Phia s'était précipitée au temple d'Esculape et avait fait la queue avec tous ceux qui étaient venus chercher de l'aide. Tout le monde apportait une offrande. Beaucoup avaient des serpents dans des paniers en osier, d'autres

des petits chiens, d'autres encore du vin ou de la nourriture. Quand elle avait été admise à l'intérieur, un jeune homme lui avait demandé quelle offrande elle apportait. Elle avait essayé de lui parler de la maladie de sa mère, mais il lui avait aussi ordonné de quitter les lieux et avait appelé la personne suivante, un vieil homme qui portait deux colombes roucoulandes dans une cage. Ne sachant pas quoi faire, Phia était rentrée chez elle. Sa mère était réveillée, et elle parlait à quelqu'un que l'enfant ne voyait pas. Puis elle avait éclaté en sanglots. Phia s'était aussi mise à pleurer.

L'orage avait éclaté au crépuscule, et Phia s'était souvenue que les dieux se manifestaient par mauvais temps. Elle avait décidé d'aller leur parler directement.

Le Mausolée d'Apollon, le Seigneur de l'Arc d'Argent, était proche du ciel tourmenté, et Phia avait songé que les dieux l'entendraient peut-être mieux si elle y grimpeait.

Elle frissonnait dans la nuit, inquiète à cause du sang de sa blessure à la cheville, qui risquait d'attirer les chiens sauvages rôdant dans les collines. Elle trébucha. Son genou heurta une pierre, et elle cria. Quand elle était petite et qu'elle s'était fait mal, elle courait se réfugier près de sa mère, qui la prenait dans ses bras et calmait la douleur. Mais c'était avant, quand elles vivaient dans une grande maison, avec un jardin fleuri, et que tous les « oncles » étaient jeunes et riches. Maintenant, ils étaient vieux et crasseux, et ils n'apportaient plus de beaux cadeaux, mais seulement quelques anneaux de cuivre. Ils ne restaient plus assis avec sa mère en bavardant et en riant. Ils ne parlaient pas. Quand ils arrivaient, la nuit, Phia était jetée dehors. Puis ils repartaient rapidement, et Phia rentrait. Dernièrement, aucun oncle n'était venu. Il n'y avait plus de cadeaux, plus d'anneaux, et peu de nourriture.

Phia monta plus haut. Au sommet de la colline, elle vit le cercle de pierres irrégulières qui entourait le mausolée. On l'appelait la Marche d'Apollon, parce que, selon sa mère, le dieu du Soleil aux cheveux blonds s'était autrefois reposé là, avant de repartir dans le ciel à bord de son char de feu.

L'enfant était presque à bout de forces, mais elle se força à continuer son escalade. Étourdie par la fatigue, elle tituba entre les rochers. Un éclair zébra le ciel. Phia hurla de peur, car la soudaine lumière éclaira une silhouette debout au bord de la falaise, les bras levés. Les jambes de Phia se dérobèrent, et elle s'écroula sur le sol. Les nuages se séparèrent et laissèrent filtrer les rayons de la lune. Le dieu baissa les bras et se tourna lentement, la pluie scintillant sur son torse nu.

Phia le regarda, frappée de terreur. Était-ce le Seigneur de l'Arc d'Argent ? Non, les cheveux de ce dieu étaient longs et noirs, et on disait

que les boucles d'Apollon étaient tissées de rayons de soleil. Le visage de l'apparition était remarquable mais sévère, et ses yeux pâles et durs. Phia regarda ses chevilles, espérant y voir des ailes, ce qui aurait signifié qu'il était Hermès, le messager des dieux. Hermès était réputé amical avec les humains.

Mais il n'y avait pas d'ailes.

Le dieu s'approcha de Phia, et elle vit que ses yeux étaient d'un bleu lumineux et saisissant.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il.

— Êtes-vous le dieu de la Guerre ? demanda la fillette d'une voix tremblante.

Il sourit.

— Non, je ne suis pas le dieu de la Guerre.

Elle sentit le soulagement l'envahir. Le puissant Arès n'aurait pas guéri sa mère – il haïssait les humains.

— Ma mère est malade, et je n'ai pas d'offrandes. Mais si vous la guérissez, je travaillerai sans arrêt et je vous apporterai de nombreux cadeaux. Toute ma vie.

Le dieu retourna vers les rochers.

— Ne partez pas, je vous en prie ! Ma mère est malade !

Le dieu se pencha et ramassa un lourd manteau, puis il s'assit à côté d'elle et l'enveloppa dans le vêtement de laine douce.

— Tu es venue au mausolée pour chercher de l'aide pour ta mère ? demanda-t-il. A-t-elle vu un guérisseur ?

— Il n'a pas voulu venir, dit la petite fille. Alors, je suis allée au temple, mais je n'avais pas d'offrandes. On m'a renvoyée.

— Viens, dit-il. Conduis-moi auprès de ta mère.

— Merci. (Phia essaya de se lever, mais elle retomba sur le sol, éclaboussant le coûteux manteau.) Je suis désolée. Je suis désolée !

— Peu importe, dit le dieu.

Il la souleva dans ses bras et commença la longue marche vers la cité.

À un moment, Phia s'endormit, la tête appuyée sur l'épaule du dieu. Elle se réveilla seulement quand elle entendit des voix. Le dieu parlait à quelqu'un. Ouvrant les yeux, elle vit une silhouette imposante avancer à côté d'eux. Un homme chauve mais avec une barbe à double pointe. Quand elle ouvrit les yeux, le nouveau venu lui sourit.

À proximité des maisons, le dieu demanda à Phia où elle habitait. L'enfant se sentit embarrassée, car ces demeures-là étaient coquettes,

alors que sa mère et elle vivaient un peu plus loin, dans un quartier misérable. Le toit de leur cabane fuyait, et les rats se faufilaient à travers les parois de bois disjointes. Dans le taudis au sol en terre battue, il n'y avait pas de fenêtre.

— Je me sens mieux, maintenant, dit-elle.

Le dieu la posa sur le sol, et elle le conduisit vers sa maison.

Quand ils entrèrent, plusieurs rats détalèrent. Le dieu s'agenouilla sur le sol à côté de la mère de Phia et lui toucha le front.

— Elle est vivante, dit-il. Taureau, emmène-la à la maison. Nous t'y rejoindrons dans un moment.

Le dieu prit la main de Phia et ils allèrent ensemble à la demeure du guérisseur.

— C'est un homme très coléreux, dit Phia, tandis que le dieu frappait du poing contre le vantail de bois.

La porte s'ouvrit à la volée, et le guérisseur lança d'un ton hargneux :

— Par l'Enfer! que...

Puis il vit le dieu aux cheveux noirs, et son attitude changea. En fait, il donna l'impression de se ratatiner.

— Je vous prie de me pardonner, mon seigneur, dit-il, inclinant la tête. J'ignorais que...

— Prends tes herbes et tes médicaments et rends-toi immédiatement à la maison de Phèdre, dit le dieu.

— Bien entendu. J'y vais aussitôt.

Ils recommencèrent à marcher, cette fois en direction des maisons des riches, en haut de la colline. Phia sentit ses forces la trahir de nouveau, et le dieu la souleva.

— Nous allons te donner quelque chose à manger, dit-il.

Quand ils arrivèrent à destination, Phia regarda autour d'elle, émerveillée. C'était un palais! Un grand mur protégeait un magnifique jardin, et des colonnes rouges entouraient l'entrée. À l'intérieur, les sols étaient dallés de pierres colorées, et des peintures murales aux couleurs vives illuminaient les murs.

— C'est votre maison? demanda Phia.

— Non. Mais j'y demeure quand je suis à Chypre.

Il porta Phia jusqu'à une pièce aux murs blancs, à l'arrière de la maison. Une femme les attendait, jeune et blonde, vêtue d'une robe verte ourlée d'or. Elle était très belle. Le dieu lui parla, puis la présenta sous le nom de Phèdre.

— Donne quelque chose à manger à cette petite, dit-il. Je vais attendre le guérisseur et voir comment va sa mère.

Phèdre sourit à Phia et apporta du pain frais et du miel. Après avoir mangé, Phia remercia la femme, et elles restèrent silencieuses un moment. Phia ignorait quoi dire. La femme se servit un gobelet de vin et y ajouta de l'eau.

— Êtes-vous une déesse ? demanda l'enfant.

— Certains hommes le prétendent, dit Phèdre avec un grand sourire.

— C'est votre maison ?

— Oui. Elle te plaît ?

— Elle est très grande.

— En effet.

Phia se pencha et dit à voix basse :

— Je ne sais pas quel dieu il est. Je suis allée au mausolée et je l'ai vu. Est-il le Seigneur de l'Arc d'Argent ?

— Il est le seigneur de bien des choses, dit Phèdre. Veux-tu encore un peu de pain ?

— Oui, je vous remercie.

Phèdre lui dit de se servir, puis elle lui versa une tasse de lait frais. Phia la vida d'un trait. C'était délicieux !

— Alors, ta maman était malade et tu es allée au mausolée demander de l'aide ? C'est très haut, et dangereux. Il y rôde des meutes de chiens sauvages...

Phia ne sut pas quoi dire.

— Tu as été très courageuse, dit Phèdre. Ta mère a de la chance de t'avoir. Qu'est-il arrivé à tes cheveux ?

— Ma mère les a coupés. J'avais des poux, murmura-t-elle, honteuse.

— Ce soir, je te ferai préparer un bain. Et nous mettrons un onguent sur ces morsures et ces égratignures sur tes bras.

À ce moment, le dieu revint. Il s'était changé, et portait une tunique blanche ourlée d'argent qui arrivait aux genoux. Il avait attaché ses cheveux noirs en queue-de-cheval.

— Ta mère est très faible, dit-il, mais elle dort, pour le moment. Le guérisseur viendra tous les jours jusqu'à ce qu'elle soit guérie. Vous pouvez rester ici toutes les deux aussi longtemps que vous le souhaitez. Phèdre trouvera du travail à ta mère. Est-ce que cela répond à tes prières, Phia ?

— Oh, oui ! dit la petite. Merci !

— Elle se demandait si tu étais Apollon, dit Phèdre avec un sourire.

Il s'agenouilla à côté de Phia et la regarda de ses yeux bleus étincelants.

— Je m'appelle Hélicon, dit-il, et je ne suis pas un dieu. Es-tu déçue ?

— Non, mentit Phia.

Hélicon se leva et s'adressa à Phèdre.

— Des marchands arriveront bientôt. Je resterai un moment avec eux.

— Tu as toujours l'intention d'appareiller pour Troie demain ?

— J'y suis obligé. J'ai promis à Hector que je serais présent pour le mariage.

— C'est la saison des orages, Hélicon, et ça représente un mois en mer. C'est une promesse qui pourrait te coûter cher.

Il se pencha, l'embrassa et quitta la pièce.

Phèdre s'assit à côté de Phia.

— Ne sois pas trop déçue, petite. Il est *vraiment* un dieu. Simplement, il ne le sait pas !

## II

Plus tard, quand l'enfant eut pris son bain et se fut couchée, Phèdre resta sous le toit du portique, à regarder les éclairs. Le vent était frais et vivifiant et emplissait l'air de l'odeur du jasmin qui poussait contre le mur occidental du jardin. Elle était fatiguée, et étrangement mélancolique. C'était la dernière nuit qu'Hélicon passerait à Chypre. La saison était presque terminée, et il naviguerait vers Troie sur son nouveau vaisseau, à des centaines de lieues, puis vers le nord, pour rallier la Dardanie avant l'hiver. Phèdre avait espéré une nuit de passion et d'ardeur, elle avait souhaité sentir son corps ferme contre le sien, le goût de ses lèvres sur les siennes. Au lieu de ça, il était revenu avec la gamine affamée et couverte de poux de la prostituée édentée que Taureau avait ramenée un peu plus tôt.

Phèdre avait d'abord été furieuse, mais maintenant, elle était simplement désorientée.

Abritée de la pluie, Phèdre ferma les yeux et revit l'enfant, sa tête rasée couverte de morsures, son visage maigre et creusé, ses grands yeux dilatés de frayeur. La petite fille dormait maintenant, dans une pièce voisine de celle de sa mère. Phèdre avait eu l'impulsion de la prendre dans ses bras, de l'embrasser sur les joues. Elle aurait voulu pouvoir chasser la peur et la douleur de ses grands yeux bleus. Mais elle ne l'avait pas fait. Elle avait seulement tiré les couvertures pour que la gamine se glisse dans le grand lit et pose la tête sur l'oreiller douillet.

— Dors bien, Phia. Tu es en sûreté, ici.

— Êtes-vous sa femme ?

— Non. Il est un de ceux qui m'apportent des cadeaux. Je suis comme ta mère – une servante d'Aphrodite.

— Plus personne n'apporte de cadeaux, maintenant, murmura Phia d'une voix ensommeillée.

— Dors, petite.

Bien sûr, plus personne ne leur apportait de cadeaux, pensa Phèdre. La mère était laide et maigre, vieillie avant l'âge.

*Toi aussi, tu vieillis*, se dit-elle. Phèdre avait la chance de paraître encore jeune, mais elle approchait des trente-cinq ans. Bientôt, plus personne ne lui apporterait de cadeaux, non plus. Elle sentit la colère monter en elle. Qu'importait ! Elle était riche, désormais.

Malgré tout, sa mélancolie refusa de se dissiper.

Depuis dix-huit ans qu'elle était devenue une servante d'Aphrodite, Phèdre avait été enceinte à neuf reprises. Chaque fois, elle avait visité le temple d'Esculape et avalé les herbes amères qui avaient mis fin à la grossesse. La dernière fois remontait à cinq ans. Elle avait hésité un mois, déchirée entre son désir d'augmenter sa richesse et le besoin de devenir mère. *La prochaine fois, s'était-elle promis, je garderai l'enfant.*

Mais il n'y avait pas eu de prochaine fois, et maintenant, elle rêvait d'enfants pleurant dans le noir, qui l'appelaient. Elle les cherchait désespérément sans les trouver, et elle se réveillait trempée de sueur froide. Ses sanglots faisaient écho au vide de sa vie.

*Ma vie n'est pas vide*, pensa-t-elle. *J'ai un palais et des serviteurs, et je suis assez riche pour finir ma vie sans avoir besoin des hommes.*

Pourtant, elle se demandait si c'était vrai. . .

Elle avait été d'humeur médiocre toute la journée, et elle s'était sentie proche des larmes quand Hélicon avait dit qu'il allait au mausolée d'Apollon. Elle l'y avait accompagné, un an auparavant, et elle l'avait regardé se tenir au bord de la falaise, les bras levés et les yeux fermés.

— Pourquoi as-tu fait ça ? lui avait-elle demandé. Le sol aurait pu céder sous tes pieds. Tu aurais pu t'écraser sur les rochers.

— C'est peut-être pour ça que je l'ai fait, avait-il répondu.

Phèdre n'avait pas compris sa réponse. Elle n'avait aucun sens. Mais tant de choses au sujet d'Hélicon défiaient la logique ! Elle avait du mal à déchiffrer les mystères de cet homme. Quand il était avec elle, elle ne voyait jamais trace de la violence dont parlait tout le monde. Il ne montrait aucune dureté, aucune cruauté, aucune colère. À Chypre, il était rarement armé. Mais elle avait vu les trois épées de bronze, le casque au cimier blanc, le plastron et les jambières qu'il portait à la bataille. Tout ça était rangé

dans un coffre de sa chambre à l'étage supérieur de sa maison, où il habitait quand il venait à Chypre.

*Rangé dans un coffre. Comme ses sentiments*, pensa-t-elle. Depuis cinq ans qu'elle le connaissait, Phèdre n'avait jamais réussi à vraiment connaître cet homme. Elle doutait que quelqu'un y soit jamais arrivé.

Phèdre sortit sous la pluie et leva le visage vers le ciel noir. Elle frissonna quand l'averse détrempa sa robe verte et que le vent glaça sa peau humide. Elle éclata de rire et se remit à couvert. Le froid l'avait débarrassée de sa fatigue.

À la lueur d'un éclair, elle crut voir une silhouette passer furtivement devant la haie, à sa droite. Elle pivota, mais il n'y avait plus rien. Était-ce un jeu de lumière ? Inquiète, elle rentra dans la maison et ferma la porte.

Les derniers invités d'Hélicon étant partis, elle remonta dans ses appartements. La pièce était sombre, aucune lampe n'y brûlait. Elle gagna le lit, qui était vide. Puis, du balcon, elle regarda dans le jardin. Personne. Soudain, la lune brilla à travers une trouée passagère dans les nuages.

En revenant à l'intérieur, elle vit une trace de pas boueuse sur le sol. La peur monta en elle. Quelqu'un était entré dans la chambre ! Il était passé par la fenêtre. Elle retourna au balcon et regarda de nouveau dehors.

Une ombre bougea, et elle vit un homme vêtu de noir courir vers le mur. Puis Hélicon surgit de derrière une statue, une dague à la main. L'homme le vit, changea de direction, prit son élan et bondit par-dessus le mur haut du jardin. Les nuages cachèrent de nouveau la lune, et Phèdre ne vit plus rien.

Elle courut dans le couloir et descendit l'escalier. Elle arriva dans l'entrée au moment où Hélicon ouvrait la porte. Phèdre la ferma derrière lui et mit la barre de protection en place.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle.

Hélicon jeta sa dague sur une table.

— Un vulgaire voleur, dit-il. Il est parti, maintenant.

Il gagna la cuisine, prit une serviette et s'essuya le visage et les mains. Phèdre le suivit.

— Dis-moi la vérité.

Hélicon enleva sa tunique pour se sécher. Nu, il traversa la pièce et emplit deux gobelets de vin coupé d'eau. Il en donna un à Phèdre et but une gorgée du sien.

— Cet homme me suivait quand je suis allé au mausolée. Je l'ai aperçu. Il est très doué – il restait caché dans les ombres. Taureau et mes autres hommes ne l'ont pas vu.

— Mais toi, oui ?

Il soupira.

— Mon père a été tué par un assassin, Phèdre. Depuis, je suis... plus attentif à ce qui se passe autour de moi.

— As-tu beaucoup d'ennemis, Hélicon ?

— Tous les hommes puissants ont des ennemis. Certains marchands me doivent des fortunes. Si je meurs, ils seront débarrassés de leurs dettes. J'ai tué des pirates, dont les frères ou les fils désirent se venger. Mais ne parlons plus de ça ! L'assassin est parti, et tu es ravissante !

Si elle avait été son épouse, elle lui aurait peut-être dit qu'elle n'avait plus envie de faire l'amour. *Mais je ne suis pas sa femme*, se dit-elle. *Je suis une servante d'Aphrodite et il est un de ceux qui m'apportent des cadeaux. Je suis seulement une prostituée, comme la misérable créature édentée qui dort dans la chambre du fond.* Elle sentit la tristesse l'envahir, mais elle se força à sourire et se blottit dans les bras d'Hélicon, dont le baiser était brûlant.

— Suis-je ton amie ? demanda-t-elle un peu plus tard, tandis qu'ils se reposaient sur son grand lit, la tête de Phèdre posée sur l'épaule d'Hélicon, sa cuisse contre la sienne.

— Maintenant et à jamais, Phèdre, dit-il.

— Même quand je serai vieille et laide ?

Il lui caressa les cheveux.

— Que veux-tu que je te réponde ?

— La vérité. Je veux entendre la vérité.

Il se pencha et l'embrassa sur le front.

— Je ne donne pas aisément mon amitié, dit-il, et elle ne dépend pas de l'âge et de la beauté. Si nous vivons tous deux assez longtemps pour devenir vieux et laids, je serai toujours ton ami.

Elle soupira.

— J'ai peur, Hélicon. Peur de vieillir, peur que tu sois tué, ou que tu te lasses de moi. J'ai peur de devenir comme la mère de Phia. J'ai choisi cette vie il y a longtemps, et elle m'a procuré la richesse et la sécurité. Maintenant, je me demande si j'ai fait le bon choix. Crois-tu que j'aurais été heureuse, si j'avais épousé un fermier ou un pêcheur et que j'aie élevé une ribambelle d'enfants ?

— Je suis incapable de te répondre. Nous faisons des choix chaque jour, certains bons, d'autres mauvais. Et – si nous sommes assez forts – nous en acceptons les conséquences. Pour dire la vérité, j'ignore de quoi les gens parlent quand ils mentionnent le « bonheur ». Il y a des moments de joie et de rire dans la vie, le réconfort de l'amitié, mais le bonheur durable ? S'il existe, je ne l'ai pas découvert.

— Peut-être arrive-t-il seulement quand on est amoureux, suggéra Phèdre.

— As-tu jamais été amoureuse ?

— Non, mentit-elle.

— Moi non plus, répondit-il.

Ces mots lui firent l'effet d'un coup de poignard dans le cœur.

— Nous ne valons pas mieux l'un que l'autre, dit-elle en se forçant à sourire.

Puis elle glissa la main sur le ventre plat d'Hélicon.

— Ah ! dit-elle d'une voix faussement étonnée, quelqu'un ici ne semble pas si triste. En fait, je crois qu'il commence à se sentir parfaitement heureux !

Hélicon éclata de rire.

— Oui, tu lui fais toujours cet effet !

Il entourra sa taille de ses mains et l'attira sur lui. Puis il l'embrassa passionnément.